Discours

Revue de linguistique, psycholinguistique et informatique. A journal of linguistics, psycholinguistics and computational linguistics

6 | 2010

Le fonctionnement en discours des énoncés averbaux autonomes

Les enjeux interprétatifs de la prédication averbale dans un corpus narratif : énoncés nominaux et représentation fictionnelle de processus énonciatifs et cognitifs

Bernard Combettes et Annie Kuyumcuyan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/discours/7703>

DOI : 10.4000/discours.7703

ISSN : 1963-1723

Éditeur :

Laboratoire LATTICE, Presses universitaires de Caen

Référence électronique

Bernard Combettes et Annie Kuyumcuyan, « Les enjeux interprétatifs de la prédication averbale dans un corpus narratif : énoncés nominaux et représentation fictionnelle de processus énonciatifs et cognitifs », *Discours* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 24 septembre 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/discours/7703> ; DOI : 10.4000/discours.7703

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les enjeux interprétatifs de la prédication averbale dans un corpus narratif : énoncés nominaux et représentation fictionnelle de processus énonciatifs et cognitifs

Bernard Combettes et Annie Kuyumcuyan

0. Corpus et problématique

- 1 Nous voudrions défendre ici une position quelque peu minimaliste – d’aucuns diraient réductrice – sur le « plaisir du texte » que dispensent au lecteur les récits des enquêtes du commissaire Maigret, de G. Simenon. Selon nous, une bonne part de ce plaisir tient à l’exploitation des ressources d’une forme grammaticale pourtant longtemps décriée par les puristes et les adeptes du « beau style » : la phrase averbale. Entendons par là, pour commencer, ce qui se présente aux yeux du « lecteur naïf » – en l’occurrence non grammairien – comme une phrase graphique sans verbe conjugué à un mode personnel, et donc sans sujet au sens grammatical du terme. Ce type de « phrase », extrêmement répandu dans les premiers récits consacrés aux exploits du célèbre commissaire, semble d’ailleurs se raréfier par la suite. Malgré l’unité du romancier et de son héros, il n’y aurait du reste rien d’étonnant à ce qu’un corpus dont l’écriture s’étend sur plus de quarante ans (de 1930 à 1972) soit marqué par des évolutions et des changements divers, dont, entre autres, la diminution des structures averbales. Sans prétendre traiter de cette éventuelle altération dans le présent cadre, nous ferons juste observer qu’elle n’est peut-être pas limitée au seul individu qui nous occupe, mais qu’elle pourrait bien s’inscrire dans une tendance plus générale et relever en somme d’un phénomène de mode. Comme simples lecteurs, il nous paraît en effet que la phrase averbale, bien que naturellement attestée aussi auparavant (cf. le corpus de l’ouvrage de Lefevre, 1999), a connu chez les

écrivains français du siècle dernier, dans la période d'avant-guerre, un engouement incontestable, puis que, sans naturellement disparaître, sa vogue a décliné, pour réapparaître peut-être de nos jours, mais peut-être aussi pas tout à fait sous la même forme. C'est là sans doute qu'il faut un peu entrer dans le détail, et s'interroger sur la nature de ce que nous avons bien vite désigné comme « phrase averbale ». Toutes les phrases graphiques sans verbe conjugué à un mode personnel ne possèdent pas le même schéma, n'affichent pas, malgré les apparences, la même structure grammaticale et n'entraînent sans doute pas non plus les mêmes effets interprétatifs (cf. Lefeuvre, 1999), aussi faut-il déjà s'entendre sur ce que recouvre exactement ce terme dans ce corpus spécifique. C'est là peut-être qu'un grammairien peut se révéler utile, c'est du moins un tel espoir qui a guidé l'exploration que nous proposons ici.

- 2 Cependant, étant donné l'abondance et la variété des phrases sans verbe dans les Maigret, il a fallu restreindre notre observation à une partie seulement du phénomène. Par souci d'homogénéité autant que d'économie, nous nous sommes limités aux seules structures averbales d'apparence autonome, c'est-à-dire ne présentant *a priori* aucun signe de dépendance avec le contexte précédent. Cela nous a conduits à écarter des occurrences du type :

[1] Il dormait, il dut dormir. D'un mauvais sommeil agité, sans perdre tout à fait conscience de l'endroit où il se trouvait, ni de ses problèmes, qui prenaient au contraire une importance exagérée.

Maigret en meublé

[2] Ce n'était pas Jojo qui le servait, mais le patron. Peut-être à cause du dimanche.

Mon ami Maigret

[3] Mais c'était aussi imprécis, aussi flou qu'un film projeté quand les lampes de la salle sont rallumées. Et il manquait toujours autre chose : les bruits, les voix...

Toujours comme du cinéma : du cinéma sans musique.

Le Chien jaune

Lesquelles peuvent donner lieu à de remarquables constructions en série :

[4] C'était à cela qu'il pensait au moment où Janvier l'avait tiré de sa rêverie. À la matinée, rue Saint-Dominique. Au mort, ce comte Armand de Saint-Hilaire, si longtemps ambassadeur, qui venait d'être assassiné à soixante-seize ans. À l'étrange Jaquette Larrieu et à ses petits yeux fixes qui le fouillaient au plus profond de lui-même pendant qu'elle l'écoutait, la tête penchée, attentive au mouvement de ses lèvres. À Alain Mazon enfin, pâle et mou, solitaire dans sa boutique de la rue Jacob, parmi les sabres et les armures, que Maigret ne parvenait à rattacher à aucune catégorie classée.

Maigret et les vieillards

- 3 Hormis le fait que ce type de construction a déjà fait l'objet d'autres descriptions sur ce même corpus (Bosredon et Tamba, 2003) comme sur d'autres (Noailly, 2002 ; Combettes, 2007a et b), nous avons considéré que l'appellation même de « phrases averbales » pouvait leur être contestée d'emblée en raison de divers marqueurs de « dépendance », au sens large (préposition ou conjonction dans les exemples ci-dessus), qui les introduisent. Leur lien par rapport au contexte gauche ainsi explicité, ces phrases graphiques forment alors sans aucun doute une « suite » qui se greffe *a posteriori* à la structure grammaticale qui les précède. Ce sont par conséquent clairement des « ajouts » obéissant au schéma de

l'hyperbate, et en aucun cas d'éventuels candidats au titre de véritables unités averbales autonomes.

- 4 Nous avons préféré limiter quant à nous nos investigations à des occurrences intrinsèquement ambiguës, c'est-à-dire où rien ne permet de trancher, « en surface », du statut dépendant ou non de l'unité averbale, du fait de l'absence de tout marqueur de rection ou de subordination vis-à-vis du contexte gauche. Si rien, en l'espèce aucun mot grammatical, n'indique *a priori* le statut syntaxique dépendant ou régi de l'unité averbale, qu'est-ce qui permet tout de même d'en décider ? Quand la phrase graphique constitue-t-elle presque à coup sûr une structure averbale véritablement autonome, et quand au contraire s'adjoint-elle, même sans marque de rection, à celle qui précède ? Qu'est-ce qui permet, en d'autres termes, de trancher entre phrase averbale autonome et apposition quand rien, en surface, ne les distingue l'une de l'autre ? C'est en nous fondant sur ce critère de l'autonomie relative des unités graphiques considérées – autonomie syntaxique et non textuelle naturellement – , que nous avons mené notre observation. Notre première partie est ainsi consacrée aux structures ouvertement autonomes – les véritables phrases averbales –, tandis que la seconde essaie de dégager de possibles critères qui font malgré tout pencher plutôt en faveur de la dépendance – les ajouts non déclarés comme tels en quelque sorte. Comme le montre notre très prudente formulation, il convient de ne pas prendre de façon trop tranchée cette opposition, qui est à concevoir en termes de degrés (cf. Lefeuve, 1999, pour une pareille conclusion nuancée) : si certaines phrases graphiques sans verbe ni signe de dépendance forment à l'évidence une « unité averbale prédicative autonome », et d'autres pas du tout, il existe entre ces deux extrêmes toute une zone intermédiaire où la distinction est loin d'être aussi aisée. Ces cas discutables seront envisagés de part et d'autre chemin faisant, ainsi que les retombées interprétatives qui en découlent. L'ambiguïté grammaticale ainsi ménagée constitue en effet probablement l'un des ressorts de la fascination exercée par ces récits sur leurs lecteurs, grâce, en particulier, aux effets d'empathie qu'elle entretient. C'est ainsi que notre enquête a rencontré par endroits les questions jumelles du « point de vue » et « du discours représenté », toutes deux parties prenantes d'une problématique narratologique s'il en est.

1. Les unités averbales prédicatives autonomes

- 5 Dans les parties narratives des Maigret, auxquelles nous nous limiterons à l'exclusion des dialogues, apparaissent donc des phrases averbales d'une indéniable diversité. Les premières qui seront envisagées ici ont pour point commun de ne pas nécessiter de recours au contexte linguistique antécédent pour leur interprétation syntaxique. Du point de vue de leur structure, elles sont autonomes. Ce ne sont ni la suite de la phrase antérieure au sens des exemples [1]-[4] ci-dessus, ni des énoncés elliptiques, mais bien des phrases averbales au sens plein (Lefeuve, 1999 : 43) : elles font l'économie du verbe tout en étant incontestablement prédicatives, sans pour autant dépendre, en principe, du schéma syntaxique de la phrase graphique antérieure. Les hésitations que soulève ce dernier point – et les difficultés de catégorisation qui en découlent – seront toutefois évoquées en cours de route.
- 6 Notre corpus présente les différents types de phrases averbales répertoriées par F. Lefeuve (1999 : 56-68). Au premier chef, les phrases nominales au sens strict abondent : elles ont pour base un substantif, défini ou pas, auquel viennent s'adjoindre d'éventuelles

expansions. Dans l'inventaire cité en référence, ces structures relèvent de la catégorie des phrases substantivales à un seul terme, sans sujet, dont la fonction est « d'exprimer l'existence » (Lefeuve, 1999 : 67), raison pour laquelle l'auteur les qualifie d'« averbales existentielles ». Elles sont massivement présentes dans les parties descriptives, ce qui correspond également à ses observations (Lefeuve, 1999 : 132). Mais on en trouve également ailleurs que dans la « description » – concept qui demande d'ailleurs à être affiné relativement aux particularités du corpus envisagé. Ainsi que le signale en effet F. Lefeuve (1999 : 116-126), les phrases averbales relèvent en principe plutôt, si ce n'est d'un modèle à verbe *être*, du moins de l'ensemble des phrases dites « statives ». Cette propriété les rend tout particulièrement aptes à figurer dans les parties descriptives d'une narration. Or notre collection de récits policiers aligne dans ces mêmes passages descriptifs un certain nombre de structures phrastiques nominales qu'il faudrait pourtant, eu égard à leur fonctionnement dans le récit, qualifier d'« événementielles », ce qui contrevient à la vision commune de leur effet en contexte, et demande parallèlement à réviser l'association courante descriptif / statique en contexte narratif. Une fois ces différentes mises au point effectuées, nous envisagerons la question des « conditions d'apparition » de ces phrases averbales. Ces dernières, dans un discours romanesque, semblent inévitablement liées à des considérations de nature narratologique, et en l'espèce énonciative.

1.1. Les substantivales existentielles en contexte descriptif

- 7 Ainsi que l'observe donc F. Lefeuve de manière générale (1999 : 132), dans le récit, le contexte descriptif est propice aux substantivales existentielles. Les Maigret n'échappent pas à cette tendance, les nominales permettant souvent d'y dresser à grands traits hâtifs le décor, en en sélectionnant des éléments censément significatifs d'une ambiance, d'une atmosphère :

[5] La gare de la Bréauté où, à sept heures et demie du matin, le commissaire Maigret quitta la grande ligne Paris-Le Havre, lui donna un avant-goût de Fécamp.
Un buffet mal éclairé, aux murs sales, avec un comptoir où moisissaient quelques gâteaux secs et où trois bananes et cinq oranges essayaient de faire une pyramide.
Pietr le Letton

- 8 Par rapport aux exemples analysés par F. Lefeuve, quelques éléments paraissent cependant propres à l'écriture de Simenon dans ces romans. D'une part, la propension à isoler graphiquement la phrase nominale en un paragraphe indépendant ; d'autre part, l'absence de transition entre la structure nominale descriptive et le récit qui précède, alors que bien souvent, dans une facture plus traditionnelle, la phrase nominale intervient à la suite d'une séquence descriptive « régulièrement » engagée au moyen de phrases verbales, ainsi par exemple, dans ce même Maigret :

[6] Dans la chambre d'Anna Gorskine, elle [l'odeur] était compacte. Il est vrai qu'il traînait de la mangeaille partout. Les saucissons, d'un vilain rose, étaient mous, criblés d'ail. Il y avait sur un plat des poissons frits nageant dans une sauce aigre.
Des bouts de cigarettes russes. Du thé au fond d'une demi-douzaine de tasses. Et des draps de lit, du linge, qui semblaient être encore moites, des acidités

de chambre à coucher jamais aérée.

Pietr le Letton

- 9 Même si en [6] le passage nominal constitue également un paragraphe, il fait tout de même suite à la description auparavant engagée par des phrases verbales, d'où une transition mieux assurée. Le lecteur restitue machinalement le préfixe existentiel *il y avait*, employé juste auparavant, devant les structures nominales *des bouts de cigarettes russes / du thé au fond d'une demi-douzaine de tasses*. Pour autant on ne peut considérer ces deux éléments comme des ajouts de *Il y avait sur un plat des poissons frits nageant dans une sauce aigre*, en raison de la présence du circonstant *sur un plat* qui limite la prédication initiale aux seuls poissons. En accordant plein crédit à la ponctuation – ce qu'il n'y a aucune raison de ne pas faire s'agissant d'un texte moderne –, on identifiera donc dans ce passage trois prédications existentielles autonomes mais de facture semblable, où les nominales s'alignent sur le modèle verbal qui les précède. En [5] en revanche, l'irruption soudaine de la séquence descriptive au moyen de segments nominaux qui ne sont pas explicitement articulés au contexte antérieur donne un caractère heurté au récit, qui semble se construire, y compris dans les parties descriptives, par à-coups, succession brutale de plans, ce qui malmène quelque peu la notion de « pause descriptive » (Genette, 1972) pour lui substituer une suite d'instantanés. Ainsi du passage qui se trouve immédiatement après le premier exemple [5] :

[7] Ici, on sentait plus violemment la tempête. La pluie tombait à seaux. Pour aller d'une voie à l'autre, il fallait patauger dans la boue jusqu'aux genoux. Un vilain petit train, fait de wagons de rebut. Des fermes mal dessinées dans le petit jour blême, à demi effacées par les hachures de pluie. Fécamp ! Une odeur compacte de morue et de hareng. Des monceaux de barils. Des mâts derrière les locomotives. Une sirène qui mugissait quelque part.

Pietr le Letton

- 10 Ce troisième passage illustre une autre particularité fréquente des « nominales descriptives » de Simenon : leur montage en série, puisque les deux derniers paragraphes sont intégralement constitués de nominales mises bout à bout, comme des vues jetées pêle-mêle au lecteur et dont l'accumulation même, dans son élégant négligé, serait en elle-même suggestive. Ainsi de cette description d'un spectacle auquel assiste le commissaire dans le même roman :

[8] Le rideau se leva sur un jardin ensoleillé. Des « chut ». Des murmures. Des piétinements. Enfin la voix de l'acteur, encore mal assurée, qui allait s'affermissant, créant l'atmosphère.

[...] Premier, second entracte. Des allées et venues dans les loges. Une exaltation artificielle. Des saluts échangés des fauteuils à la corbeille. Dans les couloirs, au foyer, et jusque sur le péristyle une rumeur de ruche en effervescence. Des noms chuchotés, noms de maharadjahs, de financiers, d'hommes d'État, d'artistes.

[...] Fin du troisième acte. Des fleurs sur la scène. Une ovation à une actrice maigriote. Le vacarme des strapontins levés, la houle des pieds sur le parquet.

Pietr le Letton

- 11 Dans ce dernier exemple comme dans [5] et [7], rien n'assure la transition entre la phrase nominale et le passage narratif de structure verbale qui précède, c'est au lecteur d'inférer

la relation de méronymie qu'entretient la base de la phrase nominale en [5] – *un buffet* – avec le sujet de la phrase verbale antérieure – *la gare de la Bréauté*. L'auteur fait l'économie du présentatif existentiel *il y avait* devant le GN indéfini, lequel établirait pourtant un semblant de lien, alors qu'au contraire le nouveau paragraphe accentue la rupture. De même la séquence suivante, si elle n'instaure pas de rupture graphique par un nouveau paragraphe réservé à la phrase nominale, omet un lien verbal de type « elle représentait » entre la deuxième phrase, encore verbale, et la troisième, nominale, et par conséquent entièrement rhématique :

[9] La seconde photo était plus grande et plus significative. Elle avait été prise au cours d'un banquet. Trois longues tables en perspective, couvertes d'assiettes et de bouteilles, avec, au fond, contre un mur gris, une panoplie composée de six drapeaux, d'un écusson dont on distinguait mal le détail, de deux épées croisées et d'un cor de chasse.

Pietr le Letton

- 12 On pourrait, pour rendre compte de ces infimes ruptures, et en se référant encore à G. Genette (1972), parler de « micro-ellipses narratives ». Celles-ci contribuent semble-t-il à un effet de rythme (syncope) dans le récit. De même en [7] on « saute » de la traversée des voies par le commissaire à la vision externe du petit train, puis au paysage qui défile pendant la dernière étape de son voyage, et enfin à son premier aperçu de Fécamp, le tout sans un seul verbe d'action ! Sur le plan informationnel, de tels passages sont donc fondés sur une progression où seuls les rhèmes sont explicités tandis que la continuité est assurée par un hyperthème. Explicite en [9] – *la seconde photo* –, il reste en revanche implicite dans l'exemple précédent, où le « spectacle », successivement détaillé par le décor, l'assistance, les acteurs, doit s'inférer du contexte. C'est d'ailleurs à nouveau la relation de méronymie qui structure la description, en un kaléidoscope de sensations à la fois visuelles et auditives, telles qu'elles seraient perçues par un participant à la scène.
- 13 Lorsqu'elle s'infère ainsi du contexte sans être explicitée par des marqueurs verbaux, la méronymie est une source potentielle d'ambiguïté syntaxique ainsi que l'illustre l'exemple suivant :

[10] C'était le café traditionnel de la province française, où les clients serrent la main de la caissière et où les garçons appellent familièrement les consommateurs par leur nom. Des notables de la ville. Des représentants de commerce.

Et, de place en place, des boules nickelées contenant les torchons.

Le Pendu de Saint-Pholien

- 14 Les *notables de la ville* et les *représentants de commerce* constituent sans aucun doute des méronymes des *consommateurs* campés dans la phrase précédente. Mais l'interprétation syntaxique de ces deux groupes nominaux indéfinis est délicate. On pourrait presque en faire des appositions du groupe nominal holonyme de la phrase verbale précédente, auquel cas elles ne formeraient plus vraiment des phrases nominales (Lefevre, 1999 : 43), mais plutôt des ajouts du type de ceux qui seront étudiés dans la seconde partie. Ce qui gêne cependant une telle assimilation, c'est la présence du groupe prépositionnel *par leur nom* derrière les *consommateurs*. Ce deuxième complément du verbe fait barrière derrière le premier car, hiérarchiquement situé sur le même plan, il forme un nouveau noyau syntaxique qui fait obstacle à la complémentation rétrospective du premier. Apposés, ces groupes devraient suivre immédiatement leur base, par exemple :

[10a] C'était le café traditionnel de la province française, où les clients serrent la main de la caissière et où les garçons appellent familièrement les consommateurs, des notables de la ville, des représentants de commerce, par leur nom.

- 15 Dans le texte authentique, le point indique le décrochage syntaxique nécessaire à l'interprétation idoine de ces structures nominales : elles doivent être rattachées à un « nœud » antérieur à celui qui les précède immédiatement dans l'ordre linéaire. En ce sens, le ponctuant acquiert un statut de marqueur syntaxique (Kuyumcuyan, 2009) puisqu'il fait de ces structures nominales des appositions « retardées », au sens où C. Blanche-Benveniste parle de « complément différé » (1990). Apposées au sens large, ces structures nominales sont très proches des phrases nominales attributives de F. Lefeuve (1999 : 67) : constituées d'un seul terme, leur sujet est implicite et le prédicat qu'elles constituent signifie l'attribution. On les paraphraserait alors de la manière suivante (le présent est requis par le défini générique du sujet *les consommateurs*) :

[10b] C'était le café traditionnel de la province française, où les clients serrent la main de la caissière et où les garçons appellent familièrement les consommateurs par leur nom. Ce sont des notables de la ville, des représentants de commerce.

- 16 Mais rien n'interdit non plus d'attribuer aux groupes nominaux indéfinis de [10] des référents spécifiques dans la situation fictionnelle : ceux-ci désigneraient alors des clients censément présents dans le café au moment où l'histoire – et le commissaire – y pénètre. De la phrase verbale initiale aux structures nominales subséquentes, il y aurait ainsi passage du type – le café traditionnel de la province française – à l'échantillon effectif où l'histoire advient. Les groupes nominaux référerait alors aux « figurants » de cette scène – d'où l'indéfini spécifique, et la paraphrase :

[10c] C'était le café traditionnel de la province française, où les clients serrent la main de la caissière et où les garçons appellent familièrement les consommateurs par leur nom. Il y avait / on voyait / devinait des notables de la ville, des représentants de commerce.

- 17 Étant donné l'enchaînement auquel donne lieu [10] dans sa version originale, avec le regard qui ricoche, grâce à *et*, des consommateurs au décor, quant à lui clairement spécifique tout en restant typique – *de place en place, des boules nickelées contenant les torchons* –, c'est cette dernière paraphrase qui aura notre préférence. Mais de tels exemples montrent que les frontières entre les structures ne sont pas tranchées (Lefeuve, 1999 : 81), et que le contexte est bien souvent déterminant (Lefeuve, 1999 : 52). Ainsi de cet autre exemple également interprétable aussi bien comme une apposition retardée, une suite de trois structures nominales à deux termes, ou bien une série de trois structures nominales à un seul terme et à sujet implicite (les trois paraphrases correspondantes sont proposées à la suite) :

[11] Et son sourire faisait penser à celui des jolies filles sur les calendriers-réclame. Lèvres étirées en une moue, regard voilé, visage un peu penché...
Chez les Flamands

[11a] Et son sourire, lèvres étirées en une moue, regard voilé, visage un peu penché, faisait penser à celui des jolies filles sur les calendriers-réclame.

[11b] Et son sourire faisait penser à celui des jolies filles sur les calendriers-réclame. **Ses** lèvres **étaient** étirées en une moue, **son** regard **était** voilé, **son** visage (**était**) un peu penché...

[11c] Et son sourire faisait penser à celui des jolies filles sur les calendriers-réclame. **Elle avait** / **elles ont** les lèvres étirées en une moue, **le** regard voilé, **le** visage un peu penché...

- 18 Derechef, les paraphrases proposées de la structure nominale ont pour point commun de lever l'ambiguïté sémantique de la version originale, qui oscille entre interprétation générique et interprétation spécifique. Les déterminants définis de [11b] et [11c], de même que l'apposition en [11a], attribuent sans doute possible les méronymes du sourire à la jeune fille diégétique, Marguerite, là où le texte authentique reste parfaitement équivoque. Que décrit en fin de compte le narrateur en [11] : le sourire de Marguerite, ou celui des jolies filles sur les calendriers-réclame ? Les deux sans doute, et, grâce aux structures nominales qui font l'économie des déterminants, *en même temps*.

19

Décrire à la façon de Simenon, au moyen d'une ou de plusieurs phrases nominales sans sujet, ce n'est certes pas brosser le décor en fresque dans ses moindres détails, selon une norme balzacienne, mais c'est au contraire faire le choix du fragment, de bribes, d'une suite d'images plus ou moins homogènes, et qui se présentent de façon aussi aléatoire dans le discours que leurs référents le font au regard des actants de la diégèse. Le décor se construit par un enchaînement de plans aux focales variées plutôt que par une vue panoramique qui donnerait davantage au lecteur l'impression de maîtriser l'ensemble des éléments de la situation. Mais sans doute parce qu'elles font par ailleurs largement appel au bien connu par le biais du stéréotype [11], ces descriptions-clichés (aux deux sens du terme) n'en sont pas moins efficaces. Elles réussissent à camper une atmosphère en très peu de mots qui forment image et auxquels la syntaxe, minimale, ne fait pas écran : de menus objets tristement arrangés [5], quelques gestes significatifs – [8] et [10] –, un ou deux gros plans sur des détails sordides [6], et c'est assez pour que le décor fasse sens ou s'anime. Ainsi que nous l'avons déjà noté, l'expression de « pause descriptive » est relativement inappropriée à ces instantanés dont la succession semble au contraire épouser très étroitement le rythme du récit, si bien qu'on devrait plutôt les concevoir comme une continuation de l'intrigue par d'autres moyens, ce qui nous conduit à proposer une nouvelle catégorie d'averbales : les événementielles.

1.2. Les substantivales événementielles en contexte narratif

- 20 Dans un récit, une description « pure » – pour autant qu'elle existe – se conçoit de préférence associée à une pause : la relation des événements s'interrompt et le discours s'arrête sur le décor, des objets ou des personnages campés hors du flux de l'action, provisoirement suspendue. La description a partie liée avec une certaine immobilité, un certain statisme des référents, propriété sémantique que les phrases averbales, de par leur nature « stative » précisément, sont particulièrement aptes à représenter (Lefeuve, 1999 : 123-124). Dès qu'apparaît un nom d'action en revanche, via une nominalisation par exemple [8], la notion de pause, et avec elle celle de description, est battue en brèche par celle de continuité événementielle. L'intrigue continue bel et bien à être racontée, mais par d'autres moyens, et sans doute faudrait-il faire appel, pour rendre compte de passages tels que [8] dans les Maigret, non à une opposition séquentielle de type narratif / descriptif, mais plutôt à une hiérarchisation en strates événementielles plus ou

moins rattachées à l'action principale. Ainsi l'intermède théâtral de [8] interviendrait-il comme une « scène de genre », que son traitement expéditif à grands coups de traits nominaux, ces succédanés d'esquisses dans le discours, contiendrait en retrait et comme en arrière-plan de la trame essentielle, constituée par l'enquête du commissaire et sa poursuite des suspects. Mais aussi mobilisée soit-elle par cette entreprise essentielle, sa conscience n'en continue pas moins d'enregistrer de façon machinale images, plans, cadres, détails et sensations. Sans vraiment *regarder* ou *écouter* tout ce qui survient autour de lui, Maigret continue assurément de *voir* et d'*entendre*. Les structures nominales semblent avoir pour fonction essentielle de représenter toutes ces informations d'arrière-plan d'une manière aussi sommaire dans le discours qu'elles sont confusément perçues dans l'expérience subjective du personnage. Tout entier à sa quête, le commissaire manifeste néanmoins par ces échappées à demi inconscientes une sorte d'attention flottante à tout ce qui l'entoure, et qui affleure à la périphérie de sa conscience. Ainsi lorsque remontant un quai de gare pour confondre un suspect il enregistre de façon quasi automatique le défilé des wagons, des nominales apparaissent-elles aussitôt pour égrener leur monotone litanie :

[12] Maigret remontait le train, de son pas lourd, sans cesser de fumer.

Voiture 1. Voiture 2... Il atteignit la voiture 5.

Pietr le Letton

- 21 À l'instar de [7] – et au fond déjà de [5] – les déplacements dans l'espace du commissaire sont ainsi très souvent évoqués, en creux, par des plans nominaux dont la succession mime, dans l'ordre du récit, le défilé de leurs référents devant le regard distrait du personnage :

[13] Il bouillait d'impatience. Furieux contre tout le monde, il en voulait maintenant à l'infirmière qui le pilotait d'avoir du rouge à lèvres et des cheveux ondulés.

Des cours mal éclairées, des escaliers, un long couloir et, au fond de ce couloir, trois silhouettes. Le chemin entre lui et ces silhouettes-là paraissait interminable, le parquet plus lisse que partout ailleurs.

Maigret en meublé

- 22 De même, ses perceptions auditives – voire olfactives : [6] – donnent-elles lieu à des enfilades équivalentes de nominales :

[14] Il entendit la sonnerie étouffée, pensa à Mlle Clément endormie, qui collait son visage au judas après avoir donné la lumière. Des pas dans l'escalier. Ensuite, très près de lui, une clef dans la serrure et, presque aussitôt après, le gémissement d'un sommier, deux chaussures qui tombaient sur le plancher. Il aurait juré que la fille avait poussé un soupir de soulagement en se déchaussant et qu'elle caressait maintenant ses pieds endoloris.

Maigret en meublé

- 23 Les verbes de perception qui figurent dans l'entourage immédiat de ces structures nominales laissent peu de doutes sur la source des sensations correspondantes. Il s'agit bien évidemment de celles de Maigret. De tels passages contribuent par conséquent à mettre en place un « effet-point de vue » original. Celui-ci n'est pas développé, comme souvent, dans des arrière-plans descriptifs à l'imparfait sécant (cf. Rabatel, 1997 : 286), mais il s'actualise de préférence dans ces constituants textuels averbaux. Le sujet de

perception s'en trouve escamoté au profit de la seule perception, devenue l'unique enjeu explicite du texte. Cet équilibre insolite dans la répartition des « plans » du texte, qui participe de la « mise en relief » dans le récit (Weinrich, 1973 ; Combettes, 1992), relève peut-être autant d'un trait de genre (le « polar ») que de style (l'écriture de Simenon), car elle contribue de façon décisive à l'empathie du lecteur. Celui-ci est de la sorte mis en contact direct avec la sensation, non explicitement médiatisée par un sujet de perception, à la place duquel il se met dès lors plus ou moins. Immergé dans la diégèse par ces sensations d'emprunt, son illusion de proximité et d'implication est maximale, or c'est elle qui constitue un ressort essentiel du suspense.

- 24 La stratification en plans établit une représentation hétérogène des processus perceptifs et cognitifs des personnages dont le point de vue organise la narration. Une particularité de l'écriture des Maigret consiste à traiter cette discontinuité par des moyens syntaxiques, grâce au recours massif à la phrase averbale. Particulièrement sensible aux effets contextuels, jouant de l'implicite, celle-ci aboutit à une gestion très économique des points de vue, y compris quand il s'agit de les mettre en concurrence. Dans la scène qui suit par exemple, Maigret, de guet dans le hall du *Majestic*, reconstitue mentalement le transport du cadavre de son collaborateur, assassiné la nuit précédente. Cette autosuggestion visuelle s'explique significativement dans le récit par une première série de nominales, engagée sur le mode de l'irréel grâce au contexte antécédent. Une deuxième vague de nominales, consacrée cette fois à des stimuli sensoriels de son entourage immédiat, la recouvre dans le paragraphe suivant. Sans que le passage de l'un à l'autre état soit le moins du monde explicité, l'homogénéité syntaxique, les points de suspension à la charnière des deux plans, évoquent irrésistiblement la technique cinématographique du « fondu enchaîné » :

[15] Torrence était mort !
Il avait dû traverser ce même hall, sur une civière, aux premières lueurs de l'aube. À moins que, soucieux de ne pas imposer un spectacle pénible à quelque client matinal, le gérant eût obtenu que le transport se fit par les dégagements de service !
C'était probable !
Les corridors étroits, les escaliers en colimaçon, où la civière s'était cognée aux barreaux...
Téléphone, derrière le comptoir d'acajou. Allées et venues. Ordres précipités.
Pièr le Letton

- 25 De même la scène muette suivante est-elle presque entièrement rendue à grands traits nominaux parfaitement évocateurs du malaise ambiant. Le choix des déterminants semble à cet égard particulièrement révélateur, grâce à l'alternance des indéfinis plus ou moins évocateurs d'une prédication existentielle et par conséquent entièrement rhématique ; tandis que les GN définis – *les côtelettes, le chou, Thérèse* – pointent des éléments de la situation déjà saillants pour le personnage, bien que non auparavant mentionnés pour les deux premiers. Ce contraste confirme assurément l'effet-point de vue inhérent à ces structures nominales :

[16] Un lourd silence. Les côtelettes. Le chou. Thérèse qui allait et venait sans regarder Maigret en face.
Une demi-heure passa. Sonnerie.
— Allô !... Oui ?... Ah ! Non... Attendez des instructions... C'est cela...
Un temps.
La maison du juge

- 26 Une paraphrase verbale des exemples de cette section s'avère plus problématique qu'avec les nominales descriptives précédentes. La restitution d'un verbe de perception devant les groupes nominaux qui désignent pourtant des sensations du personnage ne convainc guère en [12] et [13] parce que leur succession est commandée par des déplacements du personnage. Un verbe d'action est plus satisfaisant :

[12a] Maigret remontait le train, de son pas lourd, sans cesser de fumer. **Il dépassait la** voiture 1, **longeait la** voiture 2... Il atteignit la voiture 5.

[13a] **Ils traversaient** des cours mal éclairées, **montaient** des escaliers, **longeaient** un long couloir et **le commissaire distinguait**, au fond de ce couloir, trois silhouettes.

[14] admet en revanche la paraphrase avec *entendre*, tandis que [15] et [16] requièrent à nouveau des verbes d'action :

[15a] **Il leur avait fallu suivre** les corridors étroits, **descendre** les escaliers en colimaçon, où la civière s'était cognée aux barreaux...

Le téléphone sonnait, derrière le comptoir d'acajou. **Il y avait des** allées et venues / **Des gens allaient et venaient**. **On donnait** des ordres précipités.

[16a] **Il y eut** un lourd silence / Un lourd silence **régnait**. **On lui servit** les côtelettes, **puis** le chou. **Il voyait / regardait** Thérèse qui allait et venait sans **le** regarder en face.

Une demi-heure passa. **Une** sonnerie **retentit**.

— Allô !... Oui ?... Ah ! Non... Attendez des instructions... C'est cela...

Il y eut un temps.

- 27 Certaines des paraphrases de ces structures averbales admettent donc un verbe d'action, et même, semble-t-il, dans certains cas le nécessitent. Peut-être préférera-t-on y voir un simple « effet contextuel ». Mais bien que le contexte joue incontestablement un rôle majeur, il n'en reste pas moins que le récit, dans sa dimension événementielle, et pas seulement la description, *progresses* dans certains passages des Maigret au moyen de phrases nominales. Voilà qui nous semble constituer malgré tout un argument en faveur de la création d'une catégorie d'« averbales événementielles ».

1.3. Phrase averbale et point de vue

- 28 Les structures nominales ne se limitent pas aux seules perceptions et informations d'arrière-plan. En dehors de ces processus cognitifs qu'on pourrait qualifier d'involontaires, de non entièrement maîtrisés par le sujet – rêveries ou perceptions non dirigées –, elles représentent aussi parfois l'activité rationnelle consciente et délibérée du sujet. Ainsi suit-on en [17] chaque étape du raisonnement de Maigret grâce à son articulation minutieuse en nominales standardisées :

[17] Alors Maigret renversa la tête de l'homme et serra davantage sa pipe entre ses dents.

S'il n'avait pas vu sortir le voyageur en manteau vert, s'il ne l'avait pas vu se diriger vers une voiture en compagnie d'un interprète du *Majestic*, il eût pu douter.

Même signalement. Même petite moustache blonde, coupée en brosse à dents, sous un nez à arête vive. Mêmes sourcils clairs et rares. Mêmes prunelles d'un gris verdâtre.

Autrement dit, Pietr le Letton !

Pietr le Letton

- 29 *Même* joue ici le rôle d'un marqueur de prédication propre à la phrase averbale (Lefeuve, 1999 : 48). Sa réitération en tête de chacun de ces noyaux prédicatifs crée un effet de zoom sur leurs constituants respectifs, tour à tour soumis au lecteur dans l'ordre où ils paraissent également se présenter au personnage et *dans la forme*, peut-être, où celui-ci pourrait se formuler ces mêmes conclusions. Tout présentatif de type *c'était* par exemple – *C'était le même signalement, la même petite moustache blonde, coupée en brosse à dents...* – ruinerait l'illusion d'endophasie que la phrase nominale permet d'entretenir mais qui ne peut en aucun cas être transposée au discours indirect (Banfield, 1995 ; Lefeuve, 1999 : 47 et 136). L'ambiguïté énonciative – autre puissant facteur d'empathie pour le lecteur – constituerait ainsi un élément de plus à verser au rang des conditions propices à l'apparition des structures nominales en contexte narratif. Qu'on en juge par la comparaison des trois passages suivants du même récit où le commissaire consulte l'heure. Dans le premier, l'opération s'explicite au moyen d'une structure verbale réalisée par le biais d'une relative descriptive, le point de vue est encore « raconté » plus que vraiment « représenté » (Rabatel, 2001) :

[18] Il regarda sa montre, qui marquait quatre heures.
Pietr le Letton

- 30 On passe en revanche au point de vue « asserté » (Rabatel, 2001) – degré d'actualisation maximale dans l'expression de la subjectivité d'un tiers selon le même auteur – dès qu'apparaît une phrase nominale à la suite d'une phrase verbale :

[19] Une fois encore il regarda l'heure. Quatre heures vingt. L'Étoile du Nord devait rouler à cent dix à l'heure entre Saint-Quentin et Compiègne.
Pietr le Letton

Entièrement autonome en tête de paragraphe, et suivie d'une autre phrase averbale, l'indication semble alors pouvoir être versée aussi bien au compte des « pensées » que des « paroles » intérieures du personnage – pour autant qu'existe cette distinction :

[20] Huit heures et demie. Au téléphone, la voix du gérant du *Majestic*.
Pietr le Letton

- 31 Sans entrer en effet dans l'interminable débat sur la nature verbale, averbale ou préverbale des processus cognitifs, on peut avancer l'hypothèse que la phrase averbale constitue dans les Maigret une façon parmi d'autres de représenter ceux-ci. L'absence de marques personnelles, temporelles et aspectuelles, en ménageant l'ambiguïté énonciative, aboutit à un effet d'endophasie qui est à la limite entre le « discours indirect libre » et le « point de vue » du personnage. Selon le contexte, et la nature des processus cognitifs représentés (raisonnement en bonne et due forme ou affects et percepts transitoires), l'interprétation penchera en faveur de l'une ou de l'autre catégorie. Sans compter que, toujours en raison de l'indétermination énonciative des phrases averbales, rien n'exclut d'en verser certaines, ou certaines de leurs parties, au compte du narrateur. Ainsi de cette longue description que nous donnons dans son intégralité :

[21] La plage des Sables Blancs, bordée de quelques villas, et, entre autres, d'une somptueuse demeure méritant le nom de château et appartenant au maire de la ville, s'étire entre deux pointes rocheuses, à trois kilomètres de Concarneau.
Maigret et son compagnon pataugèrent dans le sable couvert de goémon, regardèrent à peine les maisons vides, aux volets clos.

Au-delà de la plage, le terrain s'élève. Des rochers à pic couronnés de sapins plongent dans la mer.

Un grand panneau : *Lotissement des Sables Blancs*. Un plan, avec, en teintes différentes, les parcelles déjà vendues et les parcelles disponibles. Un kiosque en bois : *Bureau de vente des terrains*.

Enfin la mention : *En cas d'absence, s'adresser à M. Ernest Michoux, administrateur*.

L'été, tout cela doit être riant, repeint à neuf. Dans la pluie et la boue, dans le tintamarre du ressac, c'était plutôt sinistre.

Au centre, une grande villa neuve, en pierres grises, avec terrasse, pièce d'eau et parterres non encore fleuris.

Plus loin, les ébauches d'autres villas : quelques pans de murs surgissant du sol et dessinant déjà les pièces...

Il manquait des vitres au kiosque. Des tas de sable attendaient d'être étalés sur la nouvelle route qu'un rouleau compresseur barrait à moitié. Au sommet de la falaise, un hôtel, ou plutôt un futur hôtel, inachevé, aux murs d'un blanc cru, aux fenêtres closes à l'aide de planches et de cartons.

Le Chien jaune

- 32 « Qui parle » ici ? Et « qui voit » (Genette, 1972) ? Du rédacteur anonyme de brochure touristique du premier paragraphe au narrateur du second, le point de vue glisse insensiblement à celui des participants de la scène, ou à celui de tout observateur de ce paysage placé là où se trouveraient Maigret et son compagnon. Mais auquel d'entre tous ces candidats la correction de la dernière phrase – *ou plutôt un futur hôtel* – appartient-elle ? C'est sans doute tout l'intérêt pragmatique de la structure averbale d'entretenir un tel flou énonciatif, que la grammaire peut certes décrire, mais non entièrement élucider à elle seule.

2. Les syntagmes nominaux en ajout

- 33 Dans cette deuxième partie, nous examinerons certaines des constructions habituellement considérées comme des « ajouts après le point » (cf. Noailly, 2002 ; Combettes, 2007a et 2007b), constituants que la rhétorique classique analyse comme des cas d'hyperbate. Ne serait-ce que d'un point de vue morphosyntaxique, les groupes employés comme ajouts présentent une grande variété, tant du point de vue de la forme (SN, Adj., Adverbiaux...) que de la fonction (compléments essentiels, circonstanciels...). Si certains de ces ajouts se laissent percevoir comme tels sans grande difficulté, en particulier dans le cas des syntagmes prépositionnels ou de groupes adverbiaux, il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de syntagmes nominaux ou, plus largement, de groupes pouvant constituer des prédications secondes, ce type de constituant pouvant être interprété comme une phrase averbale. C'est pour cette raison que nous nous attacherons ici à l'examen de leurs propriétés. Comme nous allons le voir, dans bon nombre de cas, seule la prise en compte du contexte permet de trancher entre les deux lectures. Un énoncé comme : *Une bâtisse d'apparence bourgeoise* peut en effet ouvrir une séquence textuelle, annoncer une description ; il serait alors considéré, avec la valeur de *il y avait une bâtisse...*, comme une phrase averbale servant de cadre au développement qui le suit. Le statut discursif de ces configurations, fréquentes dans les textes de G. Simenon, vient d'être évoqué plus haut. Nous nous intéresserons à présent à ces mêmes types de constituants utilisés dans des contextes qui conduisent à les considérer plutôt comme des ajouts que comme des phrases sans verbe. Pour reprendre l'exemple que nous venons de

citer, on constatera que, dans l'enchaînement : *Il aperçut au loin une maison. Une bâtisse d'apparence bourgeoise*, le syntagme nominal fonctionne comme un ajout, « apposition » qui pourrait être intégrée à la structure phrastique du contexte de gauche : *Il aperçut une maison, une bâtisse d'apparence bourgeoise*. Cette insertion serait évidemment beaucoup plus difficile, sinon impossible, s'il s'agissait d'une phrase averbale, comme dans l'énumération suivante : *Il observa attentivement l'horizon. Une bâtisse d'apparence bourgeoise. Quelques arbres. Un ruisseau...* et non : (?) *Il observa attentivement l'horizon, une bâtisse d'apparence bourgeoise, quelques arbres, un ruisseau*. Comme on peut le constater, la « préparation » de la structure en ajout, son introduction, en quelque sorte, par le contexte antérieur, joue sans aucun doute un rôle essentiel dans l'interprétation des groupes nominaux ainsi ponctués. C'est ainsi que, dans l'extrait suivant :

[22] Maigret s'avouait même que son interlocuteur, qui lui avait été antipathique au premier abord, lui devenait supportable.
Un étrange mélange. De la rouerie, de l'astuce. Mais en même temps une étincelle qui faisait pardonner le reste, un rien de drôlerie aussi, qui désarmait.
Le Charretier de la Providence

on reconnaîtra dans le premier SN *un étrange mélange* une phrase averbale, alors que l'énumération *rouerie, astuce, étincelle, drôlerie* sera analysée comme une suite d'ajouts à valeur appositionnelle développant le terme *mélange*.

- 34 Une première grande distinction doit être établie entre les cas qu'on peut assimiler à des appositions et ceux qui correspondent à des structures de juxtaposition ou de coordination. Cette séparation va par ailleurs de pair avec une différence au niveau référentiel : les ajouts en apposition font se succéder des unités coréférentielles, alors que la juxtaposition s'accompagne d'un changement de référent, opposition qui conduit à des valeurs discursives distinctes. En dehors de ces deux grandes possibilités, qui représentent la majorité des syntagmes nominaux en ajout, on peut relever la présence d'ajouts qui relèvent de relations de dépendance plus ou moins étroite (compléments essentiels ou circonstants) ; la moindre fréquence de ce type d'ajout dans les textes de G. Simenon est sans doute à mettre en rapport avec l'exploitation textuelle qui en est faite par l'auteur, exploitation qui, comme nous le verrons, s'accorde mieux avec des constructions détachées, avec des prédications secondes, qu'avec des ajouts qui entrent dans des relations de dépendance. Nous nous attacherons ici à l'examen des ajouts à valeur d'apposition, plus riches, nous a-t-il semblé, que les cas de juxtaposition, et, surtout, plus proches de la phrase averbale.

2.1. Les ajouts en reprise fidèle

- 35 Parmi les constructions qui peuvent être assimilées à des appositions, la coréférence est souvent assurée, de la façon la plus immédiate et la plus simple, par la reprise d'un même terme en position d'ajout. Il convient d'abord d'observer le statut syntaxique de la première mention du syntagme nominal, le SN source, dans le contexte de gauche (P1), ce statut entrant en compte dans la plus ou moins grande acceptabilité de la construction en ajout. Plusieurs cas de figure sont attestés. Comparons par exemple :

[23] L'auto était sans luxe. Une bonne voiture de série, bleu de roi, presque neuve.
La Guinguette à deux sous

[24] Mais une planche avait été jetée du quai à la passerelle de commandement. Une planche mince, étroite.

Au Rendez-Vous des Terre-Neuvas

- 36 Malgré l'identité de construction (les SN *l'auto* et *une planche* sont sujets de P1), l'intégration ne s'opère pas avec la même facilité dans les deux cas ; alors que : *une planche avait été jetée*, *une planche mince* ne pose pas de problème particulier, la phrase : *l'auto était sans luxe*, *une bonne voiture de série* semble moins acceptable, là où l'on attendrait : *l'auto*, *une bonne voiture de série*, *était sans luxe*. On peut faire l'hypothèse que cette différence est en rapport avec le type de prédicat de P1. La prédication seconde détachée en fin de phrase est plus facilement acceptée dans des énoncés où le SN est présenté comme un élément nouveau, dans une structure de « mise en scène », avec des prédicats existentiels. C'est le cas en [24], où le passif *avait été jetée* est l'équivalent de *il y avait*. Les trois exemples suivants présentent la même caractéristique, avec la forme passive *est plantée*, le pronominal *s'était fait*, et le statif *avait commencé* :

[25] Car la gare de Neuschanz est plantée à l'extrême nord de la Hollande, sur la frontière allemande.

Une gare sans importance. Neuschanz est à peine un village.

Monsieur Gallet, décédé

[26] On eût dit que le silence s'était fait à l'intérieur. Un silence lourd d'angoisse.

Le Port des brumes

[27] [...] la vie du marché, elle, avait commencé. Une vie légère, nonchalante de gens qui se lèvent tôt et qui ont du temps devant eux [...].

Liberty-Bar

- 37 Il n'est guère surprenant que les ajouts soient relativement fréquents dans de tels contextes, la position en fin de phrase facilitant, en quelque sorte, la séparation par un point. L'exemple [23] est d'un autre ordre, le SN défini fonctionnant comme le support d'une prédication dans un énoncé attributif. Dans ce cas, l'insertion d'une construction détachée en fin de phrase s'accompagnerait plutôt de la détermination zéro du SN : *l'auto était sans luxe*, *bonne voiture de série...* La présence du déterminant conduit ainsi à interpréter le SN après le point davantage comme une phrase averbale que comme un ajout, phrase que l'on pourrait paraphraser par : *c'était une bonne voiture*. Les cas les mieux représentés dans le corpus sont toutefois constitués par la reprise d'un terme qui occupe une position de complément postverbal dans P1 et qui se trouve ainsi rapproché de la fin de l'énoncé. Le choix de l'enchaînement par un ajout paraît obéir au souci d'éviter une prédication seconde qui serait constituée par une apposition. Les exemples suivants, dans lesquels les ajouts seraient insérés sans difficulté en fonction d'apposition dans P1, peuvent être considérés comme typiques de cette disposition des unités :

[28] Maigret visita une fois de plus la cabine du capitaine. Une cabine étroite.

Au Rendez-Vous des Terre-Neuvas

[29] Maigret venait de s'apercevoir que la jeune femme avait oublié son sac à main sur la table. Un sac en imitation de crocodile, plein à craquer, tout neuf.

Au Rendez-Vous des Terre-Neuvas

[30] Elle avait passé un peignoir, elle aussi, mais sur son linge qui était d'un rose vif. Du linge très court, orné de dentelles, qui faisait contraste avec sa chair trop grasse et trop blanche.

Liberty-Bar

38

Cette volonté de ne pas intégrer la prédication seconde dans la structure phrastique, intégration qui pourrait être considérée comme une surcharge informative, permet en fait, par le découpage en unités successives, de réserver l'ajout à la traduction du « point de vue », au sens large, de l'énonciateur, ou aux diverses perceptions ressenties dans la situation plus générale évoquée, comme si une impression d'ensemble était suivie d'un examen plus précis et plus détaillé de la réalité. Par une sorte d'ellipse d'un prédicat comme *il constata que...*, ce point de vue se trouve isolé du prédicat d'action que constitue P1. Dans les exemples que nous venons de citer, le contexte de gauche ne contient aucune indication qui permettrait de connaître le jugement du personnage sur les faits ou les référents représentés, cette fonction étant réservée au constituant en ajout. Ce statut de l'ajout comme commentaire apparaît très nettement dans l'extrait suivant :

[31] Les deux habitations étaient au bord du canal et, pour aller de l'une à l'autre, on suivait le chemin de halage.
Canal à peu près désaffecté, d'ailleurs, depuis la création d'un canal beaucoup plus large et profond, l'Ems-Canal, reliant Delfzijl à Groningen.
Un crime en Hollande

où le SN *canal à peu près désaffecté* est séparé de la première occurrence du terme en P1 par un constituant relativement long *pour aller [...] de halage*. Cette valeur est soulignée par l'emploi de *d'ailleurs*, qui suggère une remarque « après coup » (Ducrot *et al.*, 1980), une sorte de parenthèse ne pouvant pas prendre place dans la structure informationnelle du contexte de gauche. On relèvera des effets identiques, avec l'emploi de la locution *sans doute*, dans :

[32] À la même heure, le capitaine Fallut sortait de la petite maison de la rue d'Etretat, où Mme Bernard dormait.
Un capitaine Fallut bien nerveux, sans doute, et bien inquiet, bourrelé par avance de remords.
Au Rendez-Vous des Terre-Neuvas

ou dans :

[33] il y avait un bureau qui ne devait jamais servir qu'on appelait d'ailleurs la bibliothèque.
Bibliothèque de gens pour qui la lecture n'est qu'une distraction de second plan. Bibliothèque de famille aussi, où viennent s'entasser des choses inattendues.
La Guinguette à deux sous

- 39 Une telle organisation des unités textuelles est évidemment favorable à l'expression de divers phénomènes qui relèvent du domaine énonciatif. Dans l'exemple suivant, une question est formulée en discours direct, alors que les réflexions du locuteur – on relèvera l'emploi de *or* dans la dernière phrase – sont rapportées dans la construction en ajout, qui renvoie ainsi au système du discours indirect libre :

[34] Il regardait son interlocuteur des pieds à la tête.
— Ce n'est pas un complet de James ?
Un complet gris, trop étroit. Or, Basso avait de larges épaules [...].
La Guinguette à deux sous

ou encore, avec l'extrait :

[35] Dépêchez-vous [...]. Vous avez juste le temps.
Le temps de faire connaissance avec le mort !
Monsieur Gallet, décédé

dans lequel l'ajout appositionnel correspond à la réflexion inspirée au locuteur par l'information que l'on vient de lui communiquer, succession d'unités imitant en quelque sorte une situation de dialogue. Le passage suivant pourrait être considéré comme ambigu : l'ajout nominal *des heures absolument disponibles* est-il dans la continuité du discours direct, sans changement énonciatif, ou constitue-t-il un commentaire du narrateur ? Cette dernière interprétation paraît être soutenue par la présence de l'anaphore *cela* dans le contexte de droite, qui rattache l'ajout au domaine du récit :

[36] Est-ce qu'il détestait vraiment les vacances ? Pendant toute l'année, il soupirait :
— Avoir enfin des journées tranquilles, un chapelet d'heures vides qu'on peut remplir à son gré...
Des heures absolument disponibles, des journées sans une obligation, sans un rendez-vous. À Paris, dans son bureau du quai des Orfèvres, cela apparaissait comme un bonheur inimaginable.
Les Vacances de Maigret

Ces changements énonciatifs, ces passages au commentaire, s'accompagnent assez naturellement de la modalité exclamative :

[37] Tout cela prenait les proportions de la fourmilière dont James avait parlé. Une fourmilière en effervescence parce qu'une fourmi était morte !
La Guinguette à deux sous

- 40 On notera également les cas où l'ajout est utilisé pour traduire une démarche de rectification, de correction, le discours indirect libre évoquant alors le « discours intérieur » de l'énonciateur, suggéré par le contexte de gauche. Il est intéressant de remarquer que les trois exemples suivants sont construits d'une manière identique. La séquence est ouverte par des prédicats psychologiques – *il eut l'impression, il comprenait mieux, il fut frappé...* – qui annoncent, préparent, en quelque sorte, l'expression du point de vue qui va suivre, point de vue constitué par des ajouts de type exclamatif, la rectification étant organisée, de façon très simple, pour les deux premiers extraits, par la corrélation *non pas... mais* :

[38] Il comprenait mieux la valeur du combat qui s'était déroulé entre les deux hommes, à l'insu de tous.
Non pas seulement un combat entre eux deux ! Mais un combat contre lui, Maigret !
Le Port des brumes
[39] Le commissaire ne fut-il pas frappé par une ressemblance confuse entre elle et le mort,
Non pas une ressemblance de traits ! Mais une ressemblance d'expression, de classe, si l'on peut dire.
Le Pendu de Saint-Pholien
[40] Il avait l'impression de n'être jamais descendu aussi bas dans le noir du désespoir.
Même pas le noir ! Non ! Un désespoir gris et terne ! Un désespoir sans phrases, sans ricanements, sans contorsions.
Un désespoir au pernod, sans même accompagnement d'ivresse.
La Guinguette à deux sous

Plus rarement, la correction s'opère sans changement d'ordre énonciatif, l'ensemble de la séquence demeurant dans le domaine de la narration :

[41] Maigret la regardait maintenant avec un sentiment qui confinait à l'admiration. Mais une admiration particulière, fortement teintée de répulsion.

Monsieur Gallet, décédé

- 41 Comme nous l'avons remarqué plus haut à propos des exemples [10] et [22], il est parfois possible de s'interroger sur la frontière qui sépare la phrase averbale de l'ajout. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous examinerons les cas de juxtaposition, qui se prêtent assez facilement à ce type d'ambiguïté. Nous relevons toutefois un exemple comme :

[42] Et Maigret [...] ramassa le revolver, dans lequel il ne manquait qu'une balle.

Un revolver de dame, joli comme un bijou. Et des balles minuscules, qu'on eût dites nickelées.

La Guinguette à deux sous

qui présente ce que l'on considérera comme un ajout, le SN *un revolver de dame* pouvant facilement être intégré dans un enchaînement comme : *Maigret ramassa le revolver, dans lequel il ne manquait qu'une balle, un revolver de dame, joli comme un bijou*. Il semble en revanche impossible d'analyser *des balles minuscules* comme un ajout correspondant à une construction détachée, dans la mesure où le détachement en fin d'énoncé n'est pas acceptable : (?) *Maigret ramassa le revolver, dans lequel il ne manquait qu'une balle, des balles minuscules* ; c'est donc l'interprétation comme phrase averbale qui s'impose pour ce SN. Par contre, pourrait-on dire, le SN qui précède, *un revolver de dame*, peut également être analysé comme une première phrase averbale, en raison de la présence du *et* coordonnant. Le découpage en paragraphe va d'ailleurs de pair avec cette organisation de l'énoncé. Cet exemple nous semble bien montrer le rôle fondamental du contexte dans ce type d'enchaînement, la distinction entre les deux constructions ne relevant pas de caractéristiques internes au constituant concerné, qu'il s'agisse du plan morphosyntaxique ou du plan sémantique, mais d'indications données par l'organisation de l'ensemble de la séquence textuelle.

- 42 Même s'il ne s'agit pas d'unités à valeur référentielle, nous citerons ici le cas, relativement fréquent, de « reprise » en position d'ajout d'un syntagme adjectival, qui remplit généralement dans P1 la fonction d'attribut :

[43] Maigret n'était pas ironique. Il était furieux. Furieux de cette situation invraisemblable dans laquelle il s'était mis. Furieux de n'y rien comprendre.

Le Port des brumes

- 43 La répétition du même terme rappelle le procédé que nous venons d'observer avec des groupes nominaux. Toutes proportions gardées, ce sont des distinctions identiques que l'on retrouve ici : il peut s'agir, comme en [38], de l'ajout d'une précision, d'une limitation du sens de la première occurrence de l'adjectif en P1, ce qui correspondrait aux cas d'« apposition » ; il peut s'agir également d'une juxtaposition, le groupe en ajout renvoyant à une autre réalité que le groupe contenu dans P1, comme dans :

[44] Car elle était incapable de se contenir ! Incapable de mentir aussi !

Le Charretier de la Providence

- 44 D'un point de vue discursif, ce sont aussi les mêmes utilisations qui se trouvent illustrées par ces syntagmes adjectivaux en ajout. Démarche de rectification, avec des connecteurs comme *mais* ou *et* :

[45] [...] C'était l'ébauche d'un tissu moderne, aux couleurs audacieuses, au dessin étrange.
Mais moins étrange que cette ambiance où Maigret retrouvait le souvenir des trois veuves de jadis !
La Nuit du carrefour
[46] Au fond, le petit commissaire était content de faire visiter sa maison à un personnage comme Maigret. Content et un peu anxieux.
Les Vacances de Maigret

ou encore introduction d'une explication, soulignée, dans les extraits suivants, par les adverbes *précisément* et *surtout* :

[47] Et c'était plus sinistre encore que l'antique morgue du quai de l'Horloge, à Paris. Plus sinistre à cause, précisément, de la netteté des lignes et des plans, du blanc uniforme des murs [...].
Le Pendu de Saint-Pholien
[48] La toute première prise de contact [...] eut lieu le 27 juin 1930 en des circonstances à la fois banales, pénibles et inoubliables.
Inoubliables surtout parce que, depuis une semaine, la Police judiciaire recevait note sur note annonçant [...].
Monsieur Gallet, décédé

2.2. Les ajouts en reprise infidèle

- 45 L'identité référentielle est également assurée par l'utilisation en ajout d'un lexème différent du terme source, variante qui peut être considérée comme un cas d'anaphore infidèle. La quasi-totalité des occurrences correspond, en ce qui concerne la sémantique référentielle, au passage d'un terme général, un hyperonyme, à des termes plus précis. Cette précision peut constituer en l'énumération, plus ou moins exhaustive, de sous-parties de l'ensemble évoqué par le lexème source ; ainsi lorsqu'il s'agit de détailler les divers types d'individus formant un groupe :

[49] Les mêmes jeunes gens étaient là. Non seulement les reporters, mais les chroniqueurs.
La Danseuse du Gai-Moulin

- 46 Dans ce type d'organisation sémantique, l'imprécision, la généralité du syntagme source sont parfois rendues par une expression indéfinie ; dans les exemples suivants, ce sont les nominaux *quelque chose* et, en construction négative, *rien* qui jouent ce rôle :

[50] Mais il y avait quelque chose, dans l'allure générale, dans l'expression, qui rappelait Maigret lui-même. Une façon de tenir les épaules un peu rentrées... Ce regard exagérément calme... Ce pli à la fois bonhomme et ironique des lèvres...
Liberty-Bar
[51] Or, depuis trois jours, il n'y avait rien eu d'intéressant à faire. De la routine. De la paperasserie. Des interrogatoires sans intérêt, comme celui de Caracci.
Mon ami Maigret

- 47 Cette utilisation de l'ajout nominal, qui, du point de vue de l'organisation thématique, correspond à une succession de sous-thèmes dérivés, suppose, par définition, pourrait-on dire, la présence de plusieurs ajouts. Or, si la délimitation par le point du premier ajout ne pose pas de problème particulier, il n'en va pas de même pour les autres constituants juxtaposés. Sans qu'il paraisse y avoir de justification particulière à cette variation, les ajouts sont parfois réunis en une seule unité graphique, séparés simplement par des virgules, comme dans :

[52] Mais d'autres bruits lui parvenaient. Des pas, dans la ruelle, encore loin,
puis une voix de femme à bout de souffle – car elle marchait vite ! – qui
questionnait : [...].
Liberty-Bar

là où la ponctuation par le point serait parfaitement envisageable :

[52a] Mais d'autres bruits lui parvenaient. Des pas, dans la ruelle, encore loin.
Puis une voix de femme à bout de souffle [...].

- 48 Le contraste entre la ponctuation forte et une ponctuation demi-forte se trouve toutefois généralement motivé. On relèvera ainsi, dans le passage suivant, que l'on peut comparer à [23], une hiérarchisation intéressante, avec la succession des deux points et du point, le premier signe de ponctuation introduisant l'énumération, alors que le point délimite un ajout à valeur d'apposition, portant sur l'ensemble et contenant un commentaire :

[53] Il était fixé, maintenant, sur le milieu social auquel appartenaient ses
voisins : des commerçants, de petits industriels, un ingénieur, deux
médecins. Des gens ayant leur voiture, mais ne disposant que du dimanche
pour s'ébattre à la campagne.
La Guinguette à deux sous

- 49 Dans cette situation de conflit entre deux types d'ajouts, tout se passe comme si, pour éviter toute ambiguïté, l'ajout « descriptif » l'emportait sur l'ajout « énumératif ». La structuration inverse semble en effet moins naturelle :

[53a] (?) Il était fixé, maintenant, sur le milieu social auquel appartenaient
ses voisins. Des commerçants, de petits industriels, un ingénieur, deux
médecins : des gens ayant leur voiture, mais ne disposant que du dimanche
pour s'ébattre à la campagne.

- 50 Lorsqu'il n'y a pas énumération mais ajout unique :

[54] Il y avait des hommes debout, d'autres assis, des verres sur le marbre des
tables. Rien que des marins.
Au Rendez-Vous des Terre-Neuvas

une permutation des syntagmes nominaux est acceptable, même si ce n'est pas, il est vrai, l'ordre le plus souvent attesté :

[54a] Il n'y avait que des marins. Des hommes debout, d'autres assis.

- 51 L'insertion de ces syntagmes dans des phrases verbales rend beaucoup plus difficile une telle transformation :

[54b] Il y avait des marins debout, d'autres assis, des verres sur le marbre des
tables. Ces hommes attendaient [...].

[54c] (?) Il y avait des hommes debout, d'autres assis, des verres sur le marbre des tables. Ces marins attendaient [...].

Une manipulation identique pourrait être effectuée sur l'exemple :

[55] Devant un des wagons de l'*Étoile-du-Nord*, un petit groupe attendait quelque chose. Trois hommes, en uniforme de la compagnie.
Pietr le Letton

dont les expressions coréférentielles peuvent être disposées dans un ordre différent :

[55a] Devant un des wagons de l'*Étoile-du-Nord*, il y avait trois hommes, en uniforme de la compagnie. Un petit groupe attendant quelque chose.

- 52 Cette liberté dans la disposition des ajouts s'explique par la valeur appositionnelle du constituant placé après le point, constituant qui, inséré dans P1, serait le support d'une prédication seconde. Dans le cas de phrases verbales, la contrainte que nous venons de mentionner ne s'exerce plus lorsque P2 a un prédicat à verbe d'état, qui identifie ou qui caractérise. On acceptera ainsi, en reprenant l'exemple précédent :

[55b] Il y avait des hommes debout, d'autres assis, des verres sur le marbre des tables. C'étaient des marins qui attendaient [...].

- 53 Cette propriété permet évidemment de rapprocher l'ajout de la phrase averbale, qui correspond d'ordinaire à ce type de prédication. Ces reformulations peuvent en effet engendrer le même type d'ambiguïté que celui que nous avons déjà relevé à propos de [42]. Dans l'extrait qui suit, le SN *une poitrine* peut être compris comme un ajout, reformulation de *le buste*, mais la présence du deuxième SN *une robe de soie* fait pencher pour la reconnaissance d'une phrase averbale, les constituants successifs se trouvant ainsi moins rattachés à la phrase initiale, n'en constituant pas une illustration, un développement, mais fonctionnant davantage comme des unités autonomes, destinées à présenter les éléments de la description comme le feraient des structures en *il y avait* :

[56] Par contre, sous le visage, le buste était intact. Une poitrine assez opulente. Une robe de soie claire, très collante et très décolletée.
Au Rendez-Vous des Terre-Neuvas

- 54 Le lien sémantique entre la source et l'ajout va de l'hyponymie à la parasynonymie, mais l'addition de caractéristiques par des expansions diverses (adjectifs, compléments, relatives) permet de limiter l'extension des termes concernés. Il en est ainsi avec les couples *geste / mouvement* et *piécettes / jetons* dans :

[57] Deux ou trois fois le télégraphiste eut le même geste que le matin, pendant la confrontation. Un mouvement rapide de la main sur le front. Un mouvement très mou, très las.

Au Rendez-Vous des Terre-Neuvas

[58] Dans la poche de gauche, il y avait une clé anglaise, dans celle de droite, une poignée de monnaie et quelques pièces carrées, en cuivre, marquées d'un chiffre.

Des jetons servant dans ces machines à sous qui se trouvent sur le comptoir des petits bars.

Il y en avait une dizaine.

Liberty-Bar

- 55 Beaucoup plus rarement, la relation qui unit les deux référents n'est pas une relation de l'ordre de l'hyponymie mais relève du domaine de la métaphore ; dans le passage suivant, la fonction de l'ajout, explicitée par la locution *autrement dit*, est d'expliciter la signification de l'expression *la fissure*, dont l'emploi imagé est d'ailleurs souligné par l'utilisation de l'italique :

[59] Mais il cherchait, attendait, guettait surtout *la fissure*. Le moment, autrement dit, où derrière le joueur, apparaît l'homme.
Pietr le Letton

2.3. Les ajouts à contenu propositionnel

- 56 Si l'on excepte le cas des syntagmes adjectivaux, les ajouts que nous venons d'examiner mettaient en jeu des unités référentielles. Dans une disposition identique d'ajouts appositionnels, apparaissent également dans notre corpus quelques occurrences de constituants dont le contenu est d'ordre propositionnel. D'un point de vue morphosyntaxique, trois sous-catégories sont ici à envisager, selon la forme qui permet d'exprimer la prédication apportée par l'ajout : syntagmes à l'infinitif, syntagmes participiaux, SN contenant une subordonnée relative. Sur le plan discursif, on pourra constater, sans qu'il s'agisse évidemment de règles absolues, que ces divers types d'ajouts n'entrent pas dans des contextes identiques. Les groupes à l'infinitif, par exemple, se trouvent annoncés par un SN source qui fait référence, avec plus ou moins de précision, à des activités explicitées ensuite dans l'ajout. Ainsi pourra-t-on relever, dans les exemples qui suivent, les lexèmes *opérations*, *rites*, *démarches*, *tâches*, dont les infinitifs en ajout vont constituer une illustration. La locution *par exemple* souligne d'ailleurs cette relation :

[60] Il y a des opérations très simples en apparence qui sont pratiquement impossibles. Par exemple rechercher l'homme qui s'était volatilisé soudain derrière la villa du maire !

Le Port des brumes

[61] Il y avait d'autres rites. Saluer la vieille dame du second lit, par exemple. Car ils n'avaient pu obtenir une chambre à un seul lit.

Les Vacances de Maigret

- 57 Il est intéressant de noter que la nature propositionnelle des ajouts autorise, dans ce cas, l'évocation de la succession chronologique des événements, conduisant à la construction d'une séquence qui s'apparente, sur ce point précis, à un passage de premier plan. Dans le passage suivant, l'expression du déroulement temporel est nettement explicitée par les marqueurs *d'abord*, *ensuite*, *enfin* :

[62] Tout le monde était parti [...]. Si bien qu'il restait seul avec des tâches précises.
D'abord, attendre la réponse aux télégrammes expédiés la veille au soir.
Ensuite, examiner la chambre où le crime avait été commis. Enfin, s'occuper de tous ceux qui auraient pu commettre ce crime [...].
Monsieur Gallet, décédé

L'exemple qui suit relève de la même organisation textuelle :

[63] Toutes ses démarches avaient des allures de corvée. Redescendre, dans une atmosphère [...], la fameuse allée centrale [...]. Attendre trente-cinq minutes sur un banc [...], où il acheta un panier contenant des sandwiches [...]

] À trois heures de l'après-midi, il était installé [...].

Monsieur Gallet, décédé

Il présente de plus l'intérêt de mêler aux infinitifs une forme conjuguée au passé simple, temps du premier plan par excellence, ce qui montre bien la valeur chronologique des infinitifs en ajout. La transformation de cette séquence d'ajouts en propositions à verbe conjugué ferait en effet se succéder des formes verbales au passé simple : *il redescendit... il attendit sur un banc... où il acheta...*

- 58 Les groupes au participe présent, quant à eux, apparaissent d'ordinaire dans un contexte contenant un verbe apte à introduire une construction à attribut de l'objet, fonction que remplirait l'ajout s'il était intégré à P1. Dans les exemples qui suivent :

[64] Les jeunes gens, en bas, n'entendaient pas. Mais ils pouvaient deviner, minute par minute, tout ce qui se passait. Victor encaissant, venant ensuite au bar faire ses comptes avec le patron, tandis que les musiciens remettaient les instruments dans les gaines et qu'on habillait la grosse caisse d'une lustrine verte.

L'autre garçon, Joseph, entassant les chaises sur les tables et ramassant les cendriers.

La Danseuse du Gai-Moulin

[65] Et l'on pouvait imaginer le même poste quand quarantehommes y vivaient sans être capables de faire un mouvement qui ne heurtât pas les autres.

Quarante hommes se jetant tout bottés dans les cadres, ronflant, chiquant, fumant.

Au Rendez-Vous des Terre-Neuvas

on peut sans doute considérer que les groupes *tout ce qui se passait* et *quarante hommes* sont les SN sources qui vont être explicités par les ajouts. Mais ce qu'il faut souligner, c'est la présence des prédicats psychologiques *deviner* et *imaginer*, qui permettent de reconstruire une relation attributive du type : *ils devinaient Victor encaissant, venant ensuite...* ou : *on imaginait quarante hommes se jetant..., ronflant...* Ce type d'enchaînement ne semble guère possible avec des « subordonnées infinitives ». Il paraît en effet difficile, à partir de l'énoncé : *ils voyaient Victor encaisser [...]*, de construire un ajout qui serait : *ils voyaient tout ce qui se passait : Victor encaisser, [...]*. Ces contraintes expliquent sans doute la différence de traitement contextuel des deux types d'ajout.

- 59 C'est avec les SN dont le contenu propositionnel est exprimé par l'intermédiaire d'une subordonnée relative que la distinction ajout / phrase averbale tend le plus à s'effacer ; cette superposition des deux structures n'a rien que de très normal dans la mesure où le terme source est un démonstratif cataphorique coréférentiel à l'ensemble du contenu des ajouts qu'il annonce, comme dans :

[66] C'était tout simple. Un homme qui questionnait. L'autre qui s'inclinait chaque fois imperceptiblement avant de répondre.

Le Charretier de la Providence

où le démonstratif initial renvoie au fait qu'il y a question et réponse, aux prédicats *il y a P_x* et *il y a P_y*. Ce rapprochement des deux tours, ajout et phrase averbale, est également suggéré par la quasi-impossibilité d'intégrer l'ajout avec une ponctuation par la virgule : (?) *C'était tout simple, un homme qui questionnait, un homme qui répondait*, énoncé qui aurait une tout autre interprétation, le démonstratif renvoyant au SN *un homme qui...* Seule la ponctuation par deux points, à valeur explicative, semble pouvoir se substituer au point :

C'était tout simple : un homme qui questionnait, un homme qui répondait. L'exemple suivant montre bien comment ce type de construction peut nettement basculer du côté de la phrase averbale :

[67] Cela jaillit brusquement. Des gouttes de sueur, sur le front. Et, en même temps, les jambes qui mollissaient.
La Guinguette à deux sous

Se succèdent en effet un SN *des gouttes de sueur* et un SN avec relative *les jambes qui mollissaient*, à valeur prédicative *il y eut des gouttes de sueur, il y eut les jambes qui flageolaient*, qui peuvent être analysés comme des phrases nominales en relation anaphorique avec *cela*.

Nous terminerons cet examen des ajouts appositionnels en relevant une disposition que l'on peut considérer comme l'inverse, toutes proportions gardées, de celle que nous venons de décrire. Il s'agit non plus de groupes prédicatifs en apposition à un SN, mais de la reprise d'un prédicat par un SN. On notera tout de suite que ce SN pourrait difficilement être inséré, incorporé dans la phrase de gauche : une fonction de construction détachée portant sur un SV ne semble envisageable qu'avec des SN du type : *événement inattendu, acte insensé*, etc., qui caractérisent le prédicat dans sa globalité, avec une relation : *SV est un événement inattendu*, etc. Ainsi, dans :

[68] La danseuse dormait toujours, les cheveux défaits, le visage luisant. Un sommeil têtue, dans lequel elle semblait s'enfoncer farouchement.
La Danseuse du Gai-Moulin

serait-il possible de construire une prédication seconde comme : *Chose étonnante, la danseuse dormait toujours* ou : *La danseuse dormait toujours, chose étonnante*, et non : * *la danseuse dormait toujours, un sommeil têtue* ou : * *Un sommeil têtue, la danseuse dormait toujours*. Nous sommes donc une nouvelle fois à la frontière entre l'ajout et la phrase averbale, cette dernière analyse l'emportant en fait, ne serait-ce que par l'impossibilité d'intégrer dans la structure phrastique le constituant placé après le point. Si nous citons ici ce type d'exemple, c'est en raison de l'étroite liaison référentielle qui s'établit avec le contexte de gauche et qui se rapproche fortement de celle que l'on a pu constater dans le cas des ajouts. Il en va de même dans les passages suivants :

[69] Il rit ! Un rire de mépris !
La Guinguette à deux sous
 [70] Et l'autre de rire. Un gros rire, beaucoup plus idiot que son rire habituel.
Le Port des brumes

- 60 Dans ce type d'enchaînement, la ponctuation par les deux points est évidemment toujours envisageable :

[71] Il pleuvait toujours : une pluie fine, serrée et froide, qui n'avait pas cessé [...].
Le Charretier de la Providence

L'un des objectifs de cet article étant de discuter la pertinence d'une frontière entre la phrase averbale traitée en première partie et les ajouts nominaux envisagés depuis, les analyses que nous avons proposées suggèrent qu'il s'agit davantage d'un continuum que d'une séparation nette. Ni les différences formelles, ni la structure interne des syntagmes ne semblent assez clairement tranchées pour pouvoir être utilisées comme critères de classement déterminants ; il faudrait toutefois examiner, sur un corpus plus vaste, le rôle

que jouerait éventuellement la détermination zéro du SN après le point, l'absence d'article semblant faire pencher l'interprétation du côté de l'ajout. Ainsi que nous l'avons signalé dans l'introduction, les cas les plus clairs, en ce qui concerne les ajouts, surviennent lorsqu'entrent en jeu des faits de rection, mais aussi, pourrions-nous ajouter, d'ellipse de constituants essentiels. Ainsi, dans l'énoncé : *Deux ou trois fois, il avait jeté au panier les grandes feuilles de papier sur lesquelles il avait crayonné. Tracé des colonnes pour commencer. Puis changé d'avis (L'Amie de Madame Maigret)*, les groupes au participe relèvent-ils sans ambiguïté de la catégorie des ajouts. Il en va de même, quoique moins nettement, avec les cas de coordination et de juxtaposition, l'interprétation la plus naturelle étant de rattacher l'ajout au constituant parallèle de P1, comme dans : *En sortant de chez Popinga pour se rendre à la ferme, on rencontrait d'abord, toute proche, à trente mètres, la villa des Wienands. Puis une maison en construction. Ensuite un grand espace désert et le chantier encombré de piles de bois (Un crime en Hollande)*. Ce sont en somme, comme nous le prévoyions dès le départ, les syntagmes appositionnels qui constituent l'ensemble le moins clair. L'ambiguïté à laquelle ils se prêtent est assez naturelle, dans la mesure où leur intégration dans la structure phrastique conduirait à l'expression d'une prédication seconde. Une fois détachés après le point, le SN continue à être interprété comme prédicatif – à la différence des SN régis, par exemple – avec la valeur de « il y a X », « c'est X », etc. De là découle le glissement plus ou moins important vers la prédication première. Seules, nous semble-t-il, les informations contextuelles permettent de décider si la construction fonctionne comme ajout ou comme phrase averbale. Se distingueraient ainsi des SN liés au contexte de gauche, ne faisant que reprendre un référent déjà évoqué, et correspondant alors à une prédication seconde et des SN plus autonomes à valeur de prédication première. La nature du déterminant dans ces SN constituerait sans aucun doute un facteur important de partage entre ces deux groupes, de même qu'en cas de reprise, la réitération du déterminant initial ou le choix d'un autre déterminant, voire de pas de déterminant du tout. Dans une telle optique, se pose alors la question du degré, plus ou moins élevé, de la liaison contextuelle, liaison qui, elle aussi, est analysable en termes de continuum. Si les SN en reprise fidèle ne soulèvent guère de difficulté, la valeur d'ajout paraissant l'emporter dans ce cas sur l'analyse en phrase averbale, il n'en va pas de même pour les reprises infidèles et, à plus forte raison, pour des enchaînements qui pourraient être assimilés à des occurrences d'anaphores associatives. Même s'il est sans doute plus pertinent de considérer qu'il s'agit alors de phrases averbales, il nous paraît envisageable de construire une échelle des divers degrés de rattachement contextuel, échelle qui pourrait ainsi rendre compte de ce qui serait à interpréter comme un continuum de prédictivité, conduisant de la prédication seconde, subordonnée en quelque sorte, à une prédication principale, jusqu'à une prédication pleine et entière, totalement autonome quoiqu'averbale.

- 61 D'un point de vue énonciatif, et nonobstant ces distinctions grammaticales, l'ajout autonome de même que l'apposition constituent à parts égales des zones textuelles privilégiées pour l'expression de la « subjectivité ». L'absence d'un verbe à temps fini entretient une indétermination énonciative propice à l'effet point de vue comme au discours représenté non régi. Assurément, le récit se prolonge sous d'autres formes dans ces « codas » ou ces marges dont le caractère imprévisible évoque les méandres capricieux de l'endophasie ou des perceptions non verbales. Mais alors que le récit traditionnel a plutôt tendance à mixer, homogénéiser ces différents plans par diverses procédures de hiérarchisation qui maintiennent une unité de surface, Simenon semble prendre plaisir dans les Maigret à les faire se heurter, se chevaucher, pour créer des

ruptures qui mettent à mal autant la notion de trame principale que de séparation tranchée des voix. Le récit se fragmente et se démultiplie en facettes discontinues, que phrases averbales et menus paragraphes égrènent au fil de la page en jouant du contraste et des effets de surprise. Ruptures, ellipse, changements soudains de plans et de perspective, mélange des voix sur fond de structures syntaxiques minimales : difficile en vérité de ne pas évoquer l'esthétique contemporaine du jazz car on a vraiment l'impression de retrouver, transposé dans un autre matériau sémiotique, un pareil souci d'invention de formes assez souples pour réussir à donner l'illusion du mouvement de la conscience même. Significativement, cette innovation esthétique, qui est un fait de style, passe par l'exploitation systématique, en contexte, de toutes les valeurs d'une structure grammaticale donnée, la phrase averbale.

BIBLIOGRAPHIE

- AUTHIER-REVUZ, J., LALA, M.-C. (eds) 2002. *Figures d'ajout : phrase, texte, écriture*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- BANFIELD, A. 1995. *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*. Paris : Seuil.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. (ed.) 1990. *Le français parlé. Études grammaticales*. Paris : CNRS Éditions.
- BOSREDON, B., TAMBA, I. 2003. Aux marges de la phrase écrite : analyse d'unités typographiques autonomes. *L'information grammaticale* 98 : 28-38.
- COMBETTES, B. 1992. *L'organisation du texte*. Didactique des textes. Metz : Publications de l'Université de Metz.
- COMBETTES, B. 2007a. Les ajouts après le point : aspects syntaxiques et textuels. In M. CHAROLLES, N. FOURNIER, C. FUCHS et F. LEFEUVRE (eds), *Parcours de la phrase*. Gap / Paris : Ophrys : 119-131.
- COMBETTES, B. 2007b. Discontinuité et cohérence discursive : le cas des ajouts après le point. *Cahiers de praxématique* 48 : 111-134.
- DUCROT, O. et al. 1980. *Les mots du discours*, Paris : Minuit.
- GENETTE, G. 1972. *Figures III*. Paris : Seuil. Discours du récit. 71-273.
- KUYUMCUYAN, A. 2009. Les compléments après le point : un problème de ponctuation ? In D. APOTHÉLOZ, B. COMBETTES, F. NEVEU (eds), *Les linguistiques du détachement*. Berne : Peter Lang : 317-332.
- LEFEUVRE, F. 1999. *La phrase averbale en français*. Paris : L'Harmattan.
- NOAILLY, M. 2002. L'ajout après un point n'est-il qu'un simple artifice graphique ? In J. AUTHIER-REVUZ, M.-C. LALA (eds), *Figures d'ajout : phrase, texte, écriture*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle : 131-145.
- RABATEL, A. 1997. *Une histoire du point de vue*. Metz : Publications de l'Université de Metz.
- RABATEL, A. 2001. Fondus enchaînés énonciatifs. *Poétique* 126 : 151-173.

WEINRICH, H. 1973. *Le Temps*. Paris : Seuil.

RÉSUMÉS

Les unités prédicatives averbales autonomes sont étudiées dans un corpus relativement homogène : les récits des enquêtes du commissaire Maigret, que G. Simenon a rédigées de 1930 à 1972. Sont d'emblée écartées les structures, également averbales, mais qui relèvent manifestement de l'« ajout » – ou hyperbate en rhétorique : celles qui constituent visiblement, entre autres par une marque de rection ou de subordination (préposition / conjonction), une « suite » syntaxique de la phrase graphique précédente. Ne sont donc traitées que les unités d'apparence autonome, souvent construites autour du nom, et dont on cherche à clarifier le statut : phrases averbales ou appositions « retardées », et par conséquent ajout à la phrase précédente, quoique sans marquage spécifique ? La première partie de l'article envisage les phrases averbales proprement dites dans le récit, en contexte descriptif puis narratif, pour montrer comment elles contribuent à créer des « effets de subjectivité » dans le récit, en termes de point de vue et de discours représenté. Dans la seconde partie, consacrée quant à elle à l'apposition, on cherche à clarifier les critères qui pourraient distinguer cette dernière de la phrase nominale précédemment traitée. Cette tentative met en lumière le rôle déterminant du contexte par rapport aux considérations formelles, ce qui amène à privilégier la notion d'un continuum allant de la phrase nominale à l'apposition, de la prédication averbale « première » à la structure dite de « prédication seconde ».

Autonomous verbless syntactic units are studied in a relatively homogeneous corpus, constituted by the short stories of Maigret's investigations that G. Simenon wrote from 1930 till 1972. Leaving hyperbate-like adjuncts aside, we deal only with units of autonomous appearance, often constructed as nominal phrases, and we try to clarify their status as verbless sentences or as postponed appositions. The first part of the article examines the description and the role of verbless sentences in narrative, showing how they contribute to create subjectivity effects, in terms of point of view and represented speech. The second part is devoted to appositions. We try to clarify criteria which could differentiate them from nominal sentences as such. This study highlights the decisive role of context and leads to favour the notion of a continuum from nominal sentence to apposition, from main verbless predication to secondary predication.

INDEX

Keywords : appositions, existential and eventual noun phrases, primary and secondary predication, verbless predication and narrative text, verbless sentence and polyphony (represented discourse and viewpoint)

Mots-clés : appositions, nominales existentielles et événementielles, phrase averbale et polyphonie (discours représenté et point de vue), prédication averbale et texte narratif, prédication première et prédication seconde

AUTEURS

BERNARD COMBETTES

Université Nancy 2 et UMR ATILF Bernard.Combettes@univ-nancy2.fr

ANNIE KUYUMCUYAN

Université Nancy 2 et UMR ATILF Annie.Kuyumcuyan@univ-nancy2.fr